

Enfin

J'étais là, au-dessus des nuages, de la pluie, et des orages. Au bord du gouffre, au-dessus de cet immeuble infini, aux dizaines d'étages de nuit. Mes bras le long de mon corps, je contemplai avec amusement, la destinée prochaine qui m'attendait à petit pas. Mes yeux vides de sens, étaient à présent vides d'espérance. Je regardai ce vide, infini fini, qui donnait sur une route jonchée par les débauches quotidiennes que la ville cause, en toute osmose avec la volonté des Hommes.

Tout vêtu de noir j'étais, à l'image de mon esprit, troublé par la vie. Je ne tremblai pas, j'étais même calme et serein. Mes cheveux en bataille, se mêlaient entre eux, dans ce noir intense et profond, qui ne font qu'eux. Mes yeux noirs ouverts, fixés sur ce vide amer. Ma peau, abimé par ce vent d'hiver, se voyait claire, froide, mais d'Ether. Sans même parler, cette voix profonde, chaude et nocturne que je portais, n'était que l'instinct familial, d'un intérêt fort fait. Mes mains se terraient dans mes poches en cuir, comme pour échapper à la colère, d'un hiver mortuaire.

Le défunt que je voulais devenir, ne devait plus être que l'amas sans vie, d'une créature amie. Je voulais mourir, m'étendre sur le sol, et m'éteindre, à l'image du soleil couchant. Je voulais mourir à tout prix, pour échapper à ce que les autres appellent, la vie. Je voulais m'assommer, me figer, me glacer, m'atrophier, m'arrêter. Non. Tout arrêter. Arrêter de penser, de voir, de sentir, d'entendre, de goûter, de toucher. Arrêter de vivre une vie, qui n'en ait pas une, pas la mienne, mais celle d'un autre. Un autre moi, un autre droit, avec une foi, et des lois.

Peut-être qu'avec le temps, je suis devenu fou. Fou de joie, de tristesse, fou d'amour, fou de ce que je déteste. Je sombre à petits petons, dans cet instant de folie, qui n'est que ma vie. Cette folie m'emmène avec elle, soulever des montagnes, des étoiles ! Cette folie m'emmène avec, voir des merveilles, pour ne me donner que querelle. Cette folie qui s'empare de moi, que dis-je, qui m'a déjà pris avec elle, et qui m'entraîne dans cette valse sans temps, celle de la mort qui arrive, de cette faux qui s'enivre.

Je veux mourir. Peu importe quand, où, comment, et pourquoi. La seule chose qui est le fruit de mes désirs, c'est la fin, c'est la mort, c'est le doux chagrin, dont j'ai tant tari les efforts. Peut-être ne devrais-je accomplir mon souhait,

continuer d'essayer, de vaincre mes peurs, mes doutes, et mon désespoir, cependant, sans ce que je perdu, je n'en puis plus.

Je la sens qui arrive ! Cette mort qui m'attire ! Ô joie qui me vient ! Ô fin de rien ! Ô funeste présage, source de tous mes adages ! Ma libération arrive, et avec elle, je ne vais plus vivre.

Arrêtant un instant, de regarder ce vide devant moi, je me retournais. Et là, je ne vis rien. Seulement la neige de ce doux hiver qui continuait de tomber, sur ce toit monté. Non cela est faux. Je voyais une chose, un être, une chose. Après plusieurs secondes à regarder cette blancheur cristalline tomber, et ces flocons d'été arriver, une personne arrivait, était là, se tenait devant moi. Son visage, je le vis d'instinct, rapidement, sans contre-temps. D'abord, ce fut son souffle que je vis, que je vécu. Cet essoufflement persistant mais ardent, arpentant cette légère vapeur de chaleur, qui montait aux cieux avant que de ne s'éteindre, d'éteindre ce feu, qui animait mes vœux. Ses joues rouges du froid glacial et clair, perdu dans ce milieu, dans ce désert d'hiver. Ses yeux bleus courraient à me trouver, à trouver mes yeux noirs chaud, sombres au mieux. Ses cheveux bruns, rangés comme hautains. Son manteau indigo clair, reflétait son regard, perdu dans l'univers. Son pantalon et ses chaussures d'un bruns clairs, eux aussi s'étaient perdu, dans ce vide éphémère, dans cet hiver amer.

Elle se tenait devant moi. Elle était là, avec tant d'éclats. Ce regard désespéré, qui ne voyait que moi. Devant son regard froid et ému à ma Vue, une larme éclata, d'un sentiment scintillant, aux milles éclats. Ces pleurs sur un visage si beau, ne m'était qu'insupportable. Car devant une beauté si démesurée, devant une joie incontestée, je ne pouvais envisager, un instant seulement, que l'on puisse pleurer, pour un mort de sa volonté.

Alors à mon tour, devant un regard si beau, des larmes si vraies, je ne pouvais que la rejoindre, et, à mon tour, relâcher cette larme, que retenait mon âme. Si seulement, à cet instant, je pouvais courir vers toi, et qu'ensemble, nous puissions pleurer nos désirs perdus, notre tristesse éperdue, notre vie interrompue, par tant d'espoirs vaincus. Alors, toi qui te tiens devant moi, toi qui peux encore vivre, qui, en ton être a encore cette force de vivre, Ô âme à laquelle j'ai tout donné, qui possède cette force de vivre, ce courage infini, et cette joie innée, qui fait vaciller mon cœur, mes sens, et mon bonheur, pour seulement passer quelques minutes avec toi. Toi, qui te tiens devant moi.

Ce fut la première fois. La première fois que je te vis pleurer. La première fois, où tu t'excusais, où tu t'excusais de m'avoir blessé, de m'avoir détruit, de m'avoir tué. Pourtant ce n'étais pas ta faute. Cet amour que j'ai porté à ton égard, que tu as balayé d'un revers de main, n'était que ma seule faute. La seule erreur d'une âme blessée, par tant d'années, passées à sombrer, dans ce monde indigeste, où ne réside que l'obsolète. Toi qui étais pourtant si froide, malgré tous ces moments de joie. Toi qui étais pourtant si belle, tant de fois. Toi qui étais si gentille avec moi. Toi qui pourtant aura participé à la fin, tu es venu à moi, sans que je ne sache vraiment pourquoi.

Ses lèvres douces, qui s'entrouvrirent lentement, ne laissèrent apparaître qu'un seul mot, dans ce tendre et doux hiver, source de toutes prières, et de toute misère. Le seul mot qui parvenait à sortir de ton discours, était celui-là : "Pardon". Ce mot aux milles raisons, qui déchirent milles passions, pour ne serait-ce qu'un instant d'action. Alors, dans ce mouvement d'excuse et de doux chagrin, elle vint vers moi. A petits pas d'abord pour finalement finir en une véritable course, déchainement de rage et de passions. A bras ouverts, je te pris auprès de moi, mais d'un seul coup, tu disparus. Dans cette fumée chaleureuse que nous permet l'hiver, ton corps et ton âme partirent, avec cette illusion que j'avais eu de toi, venant auprès de moi.

Alors, seulement, je me rendis compte que la seule chose que je voyais dans cette brume hivernale, était une ombre infernale, celle de cet esprit funèbre, qui ne représente, que la mort elle-même. Enfin, tu étais là, faucheuse aux milles tours. Toi, qui m'avais fait espérer ce secours. Encore une fois, mon cœur, un peu plus avec le temps sans elle, me détruit et m'accélère, dans mon élan de folie, mortuaire et malheureux. Avec ta grande cape noire, frottant le sol glacé, cachant ton corps, jusqu'à ta capuche ténébreuse vide et sombre, qui n'étais là que pour détruire mon ombre, dans ce vaste monde. Alors je meurs à petits pas, devant ces feux follets, que sont tes yeux, invisibles aux miens. Ta faux à la main, tu attends tristement ma fin, et ma venue auprès de toi, comme ton prochain défunt. Alors, te voyant m'attendre il me faut me presser, me briser, me tuer.

Je me retournais alors, et, je remontais sur le bord de l'immeuble au-dessus duquel je m'étais posé. De là, je recommençai à fixer ce sol triste et morne, gage de mon bonheur, après tant de malheurs. Cette libération que j'attendais avec impatience, arrivait à présent à grand pas, devant moi. Tournant la tête en haut, comme pour voir une dernière fois, le ciel que j'allais rejoindre. Arpentée d'un voûte céleste noire et épaisse, alimentée par les étoiles

lumineuses de brillance par le scintillement, je voyais enfin la fin, en ce ciel enfantin. La lune qui jouait ce nocturne, avec toutes les allures, de ce clair de lune. Nostalgiquement, ou mélancoliquement peut-être, mes pleurs revenaient, et avec eux, toutes mes peines et mes envies, ponctués par cette vie, que j'allais perdre pour mourir, m'endormir à tout jamais.

Depuis longtemps, la seule impression que j'avais, c'était celle de mourir, enfin non, plutôt celle que de n'être que déjà mort, depuis fort longtemps déjà. Je n'avais l'impression de n'être qu'une coquille vide, de sens, d'émotions et d'envie, et seule la mort pouvait me sortir de cet état d'âme, à l'intérieur duquel, je m'étais engouffré.

Cependant, à l'intérieur de moi, subsistait ce sentiment. Je ne saurais même le décrire, alors même qu'il semblait être les restes abimés, de mon courage et de mon espoir, enterré depuis bien longtemps, lorsque je perdis la bataille de mon cœur. Bien que cette bataille fût perdue, bien que les années vécues, n'étaient qu'une vaste mascarade, alimentée de mensonges de bas étages, je ne pouvais que m'éteindre, à l'image de l'ardeur passé, de ma flamme entêtée.

L'amour peut parfois causer bien des tourments. Longtemps je l'ai aimé. Depuis ce jour où j'ai vu ton sourire, où j'ai vu ton âme m'emplir, par sa joie et sa douceur, à jamais et pour toujours, en toi je garderai ce souvenir, celui d'une âme courageuse de vie et d'audace, qui, vivant dans la grâce, m'aura enfin permis, pour la première fois de ma vie, de découvrir le bonheur, et d'être heureux, à l'intérieur de mon cœur.

Ce soir-là, je n'en voulais qu'à moi-même. J'étais devenu incapable de tout, et seulement apte au néant. Tout était de ma faute. Car la vie, n'est finalement que le reflet de nos actes, qu'ils soient mauvais ou bien bons. Les mots aussi façonnent les gens, bien qu'ils ne soient pas réellement, le reflet de notre âme, directement. Oui. Tout est de ma faute. Et cela je m'en excuse. Après de vous, après de tous. Avais-je ce mérite de vivre ? Non je n'y crois guère. Peut-être que, simplement, je ne suis qu'une âme perdue et égarée, qui, jamais, n'aurait dû connaître la vie. Un autre aurait sans aucun doute, fait bien mieux que moi. Je ne suis finalement qu'un horrible personne, un amas de déchets, immature, arrogant, égoïste, et, qui, sensible à tout et à tous, ne répond que par des pleurs et de la tristesse. Je ne suis finalement, qu'un déchet de l'univers, ayant perdu toute vitalité, pour une autre, qui ne valait aucun de mes sentiments les plus chers et les plus doux.

Peut-être, me direz-vous que je suis fou. Cependant, je ne pouvais souffrir plus longtemps. La mort est parfois la seule libération. Alors, peut-être que le premier et dernier élan de courage que je dû avoir, est celui, de ce saut dans le vide, dans l'inconnu, pour essayer, enfin, de tout arrêter.

Pourtant, j'ai peur. C'est le seul sentiment qui me vient à l'esprit. La peur. La peur de sauter, de perdre ce que je n'ai pas. Peut-être que finalement, je ne devrai pas mourir. Non ! Il le faut ! Je ne puis vivre ainsi ! Et les seules réponses correctes à ma vie sont les peines, les pleurs, les souffrances, et les douleurs. Alors, il me faut enfin vaincre cette peur qui me hante. Il me faut y arriver, m'y convaincre, et sauter. Car cette saison de froid est la dernière que je vivrai.

Ce vide devant moi, me semblait toujours aussi sombre et froid. C'est alors, que je sentis ce souffle dans mon dos. De nouveau, je pensais à un secours. Quelqu'un qui aurait pu m'aider, me sauver, mais qui n'en a rien fait. Je ne sais si j'étais abandonné, si moi-même je m'étais abandonné, seulement, la seule chose dont j'étais à présent sûr, était que ce souffle mystérieux, appartenait à la mort qui se tenait derrière moi. Elle me pressait. Elle n'en pouvait plus d'attendre. Mon heure était venue. Peut-être que c'était enfin le moment. Le moment partir, de tout finir. Alors, j'allais quitter le monde. Je ne verrai plus jamais les terres, les mers. Les océans, les éclairs. La beauté, la clarté. La lumière, la bonté. Car, enfin, j'allais tout quitter. La nature, mes pensées, mes mensonges, tout allait disparaître pour moi, et enfin, j'allais arrêter de me battre. Peut-être pensez-vous à une ode à la vie, et bien elle n'en est que fini. Je me retournais, comme pour ne plus voir ce vide à présent derrière moi. Alors levant les bras alignés à mes épaules, je me laissais tomber, emporter, tuer. Et, alors, seulement à cet instant, cet instant où je traversais ce vide des airs, enfin je le ressentais, ce sentiment de vie, pour la dernière fois, et, finalement, aussi, pour la première fois.